

entretien avec yves renaud ce soir, ils vont au théâtre avec l'école...

françois othenin-girard

Y

Yves Renaud, maître de français au gymnase de Morges, chargé d'enseignement en didactique du français secondaire 2, emmène souvent ses gymnasiens au théâtre. Mais comment s'y prend-il concrètement pour éveiller leur curiosité et, comme il le dit joliment, « mettre en route les cerveaux et les cœurs » ?



Avec Yves Renaud, l'interview démarre sec. Selon ce formateur à la HEP, enseignant au Gymnase de Morges et intervenant à la Haute École de Théâtre de la Suisse Romande (HETSR), l'apport du théâtre aux élèves et aux étudiants est immense.

Un prof est-il un médiateur culturel ? Pourquoi (et comment) accompagner les jeunes dans cette institution ? En fin de compte, il est temps de passer du discours sur la créativité à l'attitude créative, voire créatrice. Et Yves Renaud de lancer : « Mais oui, que diable ! Osons la confrontation des élèves avec de vrais artistes professionnels, en chair, en os et en âme ».

Que faites-vous concrètement avec vos élèves ?

Je les amène au théâtre. Profitons d'avoir des gymnasiens, qui sont à la fois de vieux adolescents et de jeunes adultes. Je les invite régulièrement à y aller, sans obligation. J'en parle en classe.

Et viennent-ils ?

Souvent au début, ils ne sont que deux ou trois. Puis, les premiers entraînent les autres. En troisième année, ils viennent voir presque tout ce que nous proposons. D'une certaine manière, ils réalisent que c'est un peu le dernier moment pour découvrir des choses importantes qu'ils pourraient avoir plus de peine à appréhender par la suite.

Sur place, au théâtre, comment gérez-vous la situation ?

Je me contente de rappeler qu'il faut savoir se tenir : il s'agit davantage d'une information que d'une surveillance. Faire ensuite confiance aux élèves est ce qui marche le mieux. Il me semble aussi important de les inciter à ne pas rester groupés, mais à se mêler au public ordinaire. Ce qu'ils font en général.

Quel est l'intérêt du théâtre pour les jeunes générations ?

Des choses fort banales, en fait. Il y a une certaine demande pour des histoires qui distraient. Toutefois, il leur faut aussi des choses qui fassent sens, qui forcent à interroger le monde en le représentant. Sans un vrai choc – une rupture épistémologique – il n'y a pas de mise en route des cerveaux et des cœurs !

Comment réagissent-ils ?

Je vois l'étonnement devant les talents, jeunes et vieux. Devant les mises à nu qui se déroulent devant eux. Une forme de fascination, car les gens font des choses étonnantes au théâtre. Il y a aussi parfois du rejet – mais c'est le travail du maître de montrer que le théâtre parle de choses diablement intéressantes ! J'ai été surpris de voir que les gymnasiens tiennent parfois au théâtre en costume, qui leur rappelle le bon temps du Molière lu au collège. Ce n'est déjà pas si mal, même si l'idée est de dépasser tout cela...

Doivent-ils bûcher avant de venir ?

Ce n'est pas nécessaire de le faire de manière systématique. Les gens vont bien au théâtre sans préparation, non ? On peut donner deux ou trois clés, ou éclairer après coup, une fois le choc passé ! Il ne faut surtout pas que les élèves pensent, plus tard, que le théâtre est un truc qui exige des cours fastidieux avant d'être dégusté. C'est plutôt apprendre à appréhender l'inconnu, à se faire confiance. Arriver au point où l'étudiant se met à soupçonner que ce qui lui semble bizarre de prime abord, mérite une certaine prudence de jugement et davantage de curiosité. Or tout cela ne fonctionne que si l'on va régulièrement au



LE FIL À LA PATTE / GEORGES FEYDEAU / ATELIER THÉÂTRE HEP / 2013

entretien avec yves renaud ce soir, ils vont au théâtre avec l'école...

théâtre. La comparaison est la clé de voûte de cette construction intellectuelle.

Peut-on à la limite tout voir sans être informé ?

Non, quelquefois cette préparation a du bon. Si vous ne connaissez rien à l'intrigue et aux personnages, vous chahutez. Mais c'est surtout l'histoire qu'il vaut parfois la peine de connaître, une histoire juste commentée. Dans *La visite de la Vieille Dame*, de Friedrich Dürrenmatt, quand on sait à l'avance ce qui va se passer, on peut mieux apprécier. Avec *Phèdre*, il est bon que les élèves connaissent l'histoire représentée sur scène, afin de mieux percevoir ce que les auteurs et le metteur en scène en ont fait. De la même façon que les spectateurs du XVII^e siècle connaissaient, en principe, l'intrigue et le dénouement de *Phèdre* et allaient au théâtre, non pas pour découvrir une histoire, mais pour en apprécier la version de Racine... La recherche a montré que, quand on connaît la fin, on aime mieux le film. Ceci justifie le choix de « divulguer » le spectacle.

Et en classe, que faut-il éviter ?

Ma méthode consiste à lire la pièce en deux périodes (1h30). Avec photocopies du texte, des extraits. L'idée, c'est de traverser la pièce. Le pire à mon avis, c'est de devoir subir deux heures sur le XVII^e siècle, suivies de deux heures sur les règles du théâtre classique, puis de deux heures sur Racine et de poursuivre avec deux heures sur la versification, deux heures sur la mythologie et deux heures sur le jansénisme... avant d'avoir le droit de voir quoi que ce soit ! On peut continuer comme ça *ad aeternam*, alors qu'il suffit de dire « Mon mal vient de plus loin », de faire une pause pour éprouver tout le poids d'une telle affirmation, d'une telle prise de conscience. Cela n'empêchera pas de parler de ce qu'en dit Starobinski dans « L'Œil vivant » ensuite. Mais il y a d'autres possibilités qui s'ouvrent : faire jouer. Comparer des captations (par exemple sur Dom Juan). Faire lire des textes sur le théâtre (Régy, Novarina, Niangouna, Enzo Corman, Arthaud, Jouvet et tant d'autres)...

Un enseignant devrait-il être ipso facto un médiateur ?

Il l'est. Il peut être aidé par des gens dont le théâtre est la spécialité, mais il est déjà lui-même médiateur quand il va les chercher. L'enseignant doit garder la main – décider de ce qu'il veut faire

apprendre, faire découvrir, faire comprendre, choisir sur quoi porte son interrogation. C'est son cours. Il est médiateur dans un sens de didacticien. Il fait de la « transposition didactique », c'est-à-dire qu'il fait du savoir savant, un savoir à portée des élèves. Mieux : il favorise la dévolution, c'est-à-dire le processus qui remet à l'élève la responsabilité de son propre apprentissage, de la construction – guidée ! – du savoir et du savoir-faire. En d'autres mots, il amène les élèves à s'interroger sur ce qu'ils croyaient évident et à chercher des réponses.

Et si tel n'était pas le cas ?

Un professeur qui prendrait congé de ses élèves, en les remettant à des animateurs culturels, n'accomplirait pas sa mission, selon moi. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne savent pas s'effacer derrière l'autorité ou les compétences des spécialistes, des hommes de métier. Le prof attendra des médiateurs attachés à tel ou tel théâtre des éléments auxquels il n'a pas accès, comme par exemple des documents de plateau, l'accès aux coulisses, la possibilité de rencontrer des professionnels issus du monde théâtral.

D'où vient votre intérêt pour le théâtre ?

C'est un art vivant et j'aime le vivre. J'ai eu l'occasion de collaborer avec Fabrice Gogerat de La Compagnie des Jours Tranquilles, comme dramaturge. Il y a une dizaine d'années, j'ai pris part à l'organisation de formations continues pour les enseignants. Cela s'est fait parce qu'il y avait une envie de collaborer. J'enseigne au Gymnase de Morges depuis quinze ans et j'ai beaucoup de contacts avec les maîtres du Secondaire II. Je les forme aussi, étant chargé de formation en didactique du français Secondaire II à la HEP.

Qu'est-ce que ces formations en partenariat avec la Manufacture apportent au corps enseignant ?

Ces cours se donnent toujours à la Haute école de théâtre. Relevons que cette collaboration est un vrai plus. Les maîtres se sentent en effet valorisés par le fait d'aller à la Manufacture. Cela les change du cadre scolaire de la HEP. Cela leur permet de faire la connaissance de cette école, c'est important pour leur (in)formation. De plus, les enseignants ont besoin de vrais professionnels du théâtre. Et non de maîtres qui ont fait du

théâtre ou une théâtrale de fin d'année. Il faut qu'ils puissent rencontrer de vrais créateurs d'aujourd'hui pour faire évoluer leur enseignement. C'est un métier particulier où il est bon parfois de faire un pas de côté. Une formation continue rejallira sur tout le reste. C'est aussi une démarche qui les valorise car elle les conduit à découvrir de nouvelles choses.

Vous parlez de découvertes. Pouvez-vous préciser de quel type ?

On découvre beaucoup en regardant ce qui se fait aujourd'hui. Quitter un répertoire classique en costume, dont Molière serait l'emblème, Racine pour le Gymnase. Aller voir un théâtre contemporain qui n'est pas nécessairement lié au texte, mais davantage à de la performance et de la danse, un théâtre de plateau – qui ne part pas d'un texte donné, mais de ce qui est construit avec des comédiens, sans texte ou avec des bribes de texte,

par des improvisations et des éléments apportés par les comédiens.

Vous insistez sur la dimension pratique dans ces formations ?

Oui, la dimension pratique est cruciale. Il faut quitter la théorie, mouiller sa chemise. Avec Omar Porras, nous vivons le théâtre en training. Et l'idée, c'est de nous mettre en contact avec un théâtre qui est contemporain et vivant, entre performance et danse, et dont on puisse parler devant les élèves.

Comme professeur de français au gymnase, cela m'intéresse vraiment, et j'ai envie de participer à l'organisation de ces cours. Cela marche très fort, il y a une équipe de professeurs qui viennent à toutes les formations, ils aiment le théâtre, mais heureusement de nouvelles têtes arrivent aussi. Le cercle n'est pas fermé. /



UNE SCOLAIRE À LAULA DES CÈDRES / HEP VAUD / LAUSANNE / 2016